

David Bernard

La jeunesse *

Il y a eu quelques grands dialogues de Lacan avec la jeunesse. Encore que, il faudrait plutôt dire *une* jeunesse, voire des jeunes, au un par un. Jusqu'à un certain point, nous pourrions même nous demander si tout son enseignement, allant de son retour à Freud jusqu'à son invention de la procédure de la passe, n'était pas adressé d'abord à la jeunesse, soucieux qu'il était de l'avenir de la psychanalyse. C'est-à-dire qu'il puisse continuer d'*exister* non pas *des* psychanalystes, mais *du* psychanalyste. Je reviendrai sur cette distinction entre l'identité, sur son versant imaginaire, et le désir. Nous pourrions, quoi qu'il en soit, relever quelques scansion importantes de ce dialogue, non pour en faire l'histoire, mais pour isoler ce que cela nous enseigne aujourd'hui encore, sur la jeunesse autant que sur la psychanalyse.

Il y eut ainsi les événements de 1968, rebaptisés par Lacan de façon très précise « l'émoi de Mai ¹ ». À cet égard, nous avons pour habitude de rapporter sa critique de la confrontation révolutionnaire ; mais nous pourrions tout autant souligner comment Lacan soutint également la puissance de questionnement et de refus qui animait et portait ces mouvements de la jeunesse ; pour exemple, la pétition qu'il accepta de signer en Mai 1968, intitulée « La solidarité que nous affirmons ici ». Maurice Blanchot, auteur du texte de cette pétition, y écrivait ceci : « Face au système établi, il est d'une importance capitale, peut-être décisive, que le mouvement des étudiants, sans faire de promesses [...], oppose et maintienne une puissance de refus capable, croyons-nous, d'ouvrir un avenir ². » La pétition fut publiée dans le journal *Le Monde* le 9 mai 1968, c'est-à-dire la veille de la première Nuit des Barricades. Elle avait alors reçu les signatures de Robert Antelme, Louis-René Des Forêts, André Gorz, Pierre Klossowski, Michel Leiris, Nathalie Sarraute, Jean-Paul Sartre et Jacques Lacan.

Or, qu'est-ce donc que cette puissance du refus, au sens analytique du terme, si ce n'est la possibilité d'un désir, en tant que séparateur ? Soit d'un désir qui puisse désaliéner un peu le sujet de son aliénation à la demande à l'Autre, autant qu'à la demande de l'Autre, celui-là même qui prétendrait

dire au sujet quel bon objet il doit désirer et qu'il le lui donnera peut-être à la fin, s'il est sage. Lacan y insistera : se laisser adopter, intégrer, admettre « est toujours être admis à une table bienfaisante ³ », où il s'agira alors de se satisfaire du bien que l'Autre vous aura mis dans l'assiette et de la finir, sans reste ni désir d'autre chose. Qu'on s'y réduise, et nous aurons alors cette logique surmoïque, qui tentera de faire du sujet un moi fort... conforme à la demande de l'Autre. À savoir un enfant sage comme une image, puis un étudiant « archi-formé ⁴ », puis un bon employé, et, pourquoi pas, un bon *analysé*, c'est-à-dire, ironise Lacan, un « qui ne pose pas de questions ⁵ ». À cela, j'opposerai donc la fausse impolitesse du refus et de la question, autant que leur puissance, quand le pouvoir de dire « non » ou même « pourquoi ? » sera alors restitué du côté d'un sujet... désirant.

Lacan, qui disait signer ou ne pas signer ⁶ une pétition toujours pour des raisons analytiques, aura apporté son soutien à cette puissance du refus. Celle qui, au sujet d'un autre acte de résistance politique, le fera dire : « L'inconscient, c'est la politique ⁷. »

Il me semble donc que dans son dialogue avec la jeunesse, Lacan put accueillir et soutenir cette puissance de refus, de questionnement, venus de ce vaste désir d'Autre chose qui selon lui définit l'ennui... de la jeunesse, et la fait espérer *partir* ⁸, non sans crainte, vers de nouveaux espaces, cybers ou non.

« Quand la France s'ennuie... ⁹ », titrait le journal quelques semaines avant les événements de Mai, autant que certains sites militants d'aujourd'hui. J'ajouterai à présent que Lacan ne fit pas qu'accueillir ce désir d'Autre chose, mais qu'il l'interpréta également, et que de là il fit une proposition qui puisse être autre que l'opposition frontale avec le discours du maître, laquelle ne produit que son renforcement. En effet, soutenir cette puissance du refus n'est pas inviter à s'y réduire. Nous pourrions même à cet égard souligner la stérilité, voire la dangerosité de s'y limiter, quand ce serait alors prendre le risque de rejoindre la férocité et la destructivité que comporte aussi le désir, à ne désirer toujours qu'autre chose. Il y aurait là en somme le risque de fixer les sujets à une sorte d'anorexie généralisée à la grande table contemporaine, venant désespérément s'opposer à *la grande bouffe* des consommés.

Ainsi donc, Lacan accueillait la puissance de refus et le désir d'Autre chose de la jeunesse, mais pour donner d'autres suites possibles à leur juste contestation, autres que la simple confrontation ou le désir nihiliste de : rien. Pour isoler ce que fut sa réponse et ce que celle-ci nous enseigne pour la psychanalyse, je m'appuierai sur un exemple précis, sa *Télévision*.

Mais d'ailleurs, qu'est-ce que cette *Télévision* ? Beaucoup de choses bien sûr, mais aussi une prise de position de Lacan, psychanalyste, dans une époque très agitée par les mouvements de la jeunesse. Or justement, mesurons également que cette *Télévision* est aussi un entretien filmé à la demande du tout jeune Benoît Jacquot et mené par le non moins tout jeune Jacques-Alain Miller, moins de trente ans tous les deux. Il s'agissait par ailleurs d'une intervention faite pour la télévision et donc pour le grand public. Benoît Jacquot, qui en assumait la réalisation, a sur ce point témoigné qu'alors que cette émission fut d'abord refusée après que les responsables de la chaîne eurent visionné l'entretien, Lacan non seulement aura insisté pour qu'elle soit quand même diffusée, mais il aura tout fait pour qu'elle soit programmée à une heure de grande écoute. Au point qu'il parviendra finalement à ce qu'elle soit diffusée deux samedis soir de suite à 20 heures 30 ! Lacan n'était donc pas du tout indifférent à ce que sa parole puisse toucher le plus grand nombre. Seulement, parler au plus grand nombre n'était pas pour autant se faire prêcheur, ou tribun, pour *Toute* la jeunesse.

Simplifions : il ne s'agissait pas ici pour Lacan de faire la propagande de la psychanalyse. Il l'indiquera ailleurs : « Je ne fais, pour qu'il y ait des analystes, aucune propagande. [...] Le mot de propagande est vraiment associé, depuis longtemps, à l'idée de foi... enfin, de *propaganda*, c'est comme ça, que le mot est né, de *propaganda fide*. Il n'y a non plus aucun besoin d'avoir la foi. Je ne vois même pas, quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous dire, quelle foi vous pourrez avoir pour être analystes. Il y a une nécessité, au point où nous en sommes venus, une nécessité, c'est ce que je dis, à ce qu'il y ait des analystes ¹⁰. » Il ne s'agit donc pas de faire la propagande pour la psychanalyse, c'est-à-dire, au sens étymologique, de tenter de propager la foi dans la psychanalyse, dont on ferait le Bien, le nouveau gadget suprême. Il s'agira plutôt, dit Lacan, de démontrer sa nécessité. Et c'est pourquoi il vaut de souligner le style de *Télévision* qui, bien que diffusé au plus grand nombre, objecte radicalement au slogan de propagande. Lacan y insiste encore. Il ne parlera pas ici, dans ce gadget qu'est pourtant la télévision, d'un autre ton qu'à son séminaire, mais usera, subversion, de toutes les équivoques de *lalangue*, de sa richesse et de sa complexité, qui objectent au slogan, qui ne visent pas à convaincre, pas plus qu'à produire de nouvelles identités qui feraient masse, fussent-elles lacaniennes, mais à favoriser, au un par un, un désir. Non pas *des* psychanalystes, mais *du* psychanalyste.

Nécessité en notre époque, ajoute-t-il alors, pour une jeunesse affectée elle aussi, mais pas seulement elle, de l'« égarement ¹¹ » moderne. Mais quel égarement ? Reprenons pour y répondre quelques-unes des questions

et des remarques que lui adresse Jacques-Alain Miller, que je propose de prendre comme paradigmatiques de la jeunesse, non seulement de l'époque, mais d'aujourd'hui.

La première concerne la jouissance : « Il y a une rumeur qui chante : si on jouit si mal, c'est qu'il y a répression sur le sexe, et, c'est la faute, premièrement à la famille, deuxièmement à la société, et particulièrement au capitalisme ¹². » De cette jouissance en rade, surgit alors une question, adressée cette fois à la psychanalyse : n'y a-t-il « rien à attendre de la psychanalyse pour ce qui est d'apprendre à faire l'amour ¹³ ? » Puis l'interpellation faite à Lacan : « Vous n'opposez pas aux jeunes, comme vous dites, bouche pincée. Certes pas, puisque vous leur avez lancé un jour, à Vincennes : "Comme révolutionnaires, vous aspirez à un maître. Vous l'aurez." En somme, vous découragez la jeunesse ¹⁴. » Et enfin, ces trois grandes questions kantienne, que le jeune philosophe adresse alors à Lacan : « Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ¹⁵ ? »

Je pars du premier constat : « Vous découragez la jeunesse. » La décourager, certes, mais de quoi ? De l'espérance, qui fait la névrose universelle. De cette espérance d'une libération de la jouissance, à laquelle aspire la jeunesse, en en appelant alors à une nouvelle figure de maître, qui pourrait lui révéler un savoir initiatique, un conseil de sage, afin de résoudre ce qui fait la malédiction sur le sexe, le non-rapport sexuel. En somme, à quoi se refuse ici Lacan ? À faire l'éducation de la jeunesse quand ce savoir, de structure, manque. En lieu et place de ce savoir espéré, que leur offre-t-il ? Rien d'autre que l'offre analytique elle-même. En effet, Lacan accueille cette demande, au sens analytique du terme, en se refusant à la satisfaire par quelque bonne parole ou slogan, en lui reconnaissant aussi la dignité de toute demande d'analyse, celle de mieux « s'y retrouver ¹⁶ » dans son rapport à la jouissance, et pour cela enfin en interprétant cette demande.

« Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? » N'avons-nous pas là en effet l'écho d'une certaine désorientation de la jeunesse ainsi que le désir légitime de mieux s'y retrouver ? N'avons-nous pas là, au travers de ces trois questions kantienne, ce qui bien souvent affecte la jeunesse, celle-ci désespérant de trouver un bon conseiller... d'orientation pouvant enfin lui dire à quelle juste cause, parfois radicale, elle pourrait se vouer ? Lacan aura alors donné plusieurs interprétations à cette désorientation de la jeunesse. La première relève de la structure. Il s'agit là de ce qu'il nomma « le savoir de la castration ». « Le savoir de la castration, voilà ce qu'à 14 ans on évite mal ¹⁷. » Rien d'autre que la rencontre du réel du non-rapport sexuel, la rencontre du fait que, justement,

« il n’y a pas d’initiation ¹⁸ », qu’il n’y a pas de savoir initiatique, qu’il n’y a pas d’*appli* qui permettrait de savoir comment devenir homme, ou femme, pas plus que de savoir type pour aborder l’Autre sexe. Rien qui ne puisse rassurer une fois pour toutes le sujet dans une identification sexuelle, n’en déplaise aux vingt-cinq possibilités de la dernière *appli* Tinder. C’est même d’ailleurs l’une des raisons pour lesquelles il en faut au moins vingt-cinq. Telle est donc la rencontre qui fait l’éveil, que constitue toujours le printemps, qu’il s’agisse des premières amours adolescentes ou qu’il se décline sur un plan politique, de Mai 1968 jusqu’au Printemps arabe. Tel est le premier *mouvement* de la jeunesse, inconfortable, mais riche de sa puissance de refus, de questionnement et de désir d’Autre chose.

Au-delà de l’âge, ce qui fait la jeunesse, pour Lacan, tient donc à un rapport au savoir. En effet, aucune trace chez lui d’une fantasmatisation de la jeunesse, de cette représentation phallique de la jeunesse que dès lors on idéaliserait, que l’on regretterait ou que l’on jalouserait. À suivre Lacan, « le moment dit de la jeunesse ¹⁹ » tient plutôt à cet éveil, à ce qui fait trou dans le savoir. « Heureux les cas » qui passent pour « formation inachevée », dira-t-il, « ils laissent de l’espoir ²⁰ ». *A contrario*, se croire formé (*sic*), voilà donc ce qui achève. Dans cette ligne, Lacan soulignera alors le risque de l’égarement par lequel, tout contre sa désorientation première, le sujet pourra en appeler bien vite à de nouvelles identifications, telles que commandées cette fois par le discours de l’Autre. Et c’est pourquoi, de l’émoi de mai, Lacan fera aussi l’« et moi ²¹ ? », et moi, et moi... Il s’agira de l’appel fait à l’Autre de la bonne orientation, qui certes regonfle narcissiquement le moi, mais qui l’égare dans sa suffisance, l’invitant à céder sur la question de son désir, pour se laisser formater par de modernes chimères. Plus précisément, Lacan critiquera en ce point la façon dont la jeunesse, dans sa recherche d’une cause, pourra se laisser tromper par les prêts-à-jouer et prêts-à-être contemporains. Une façon, en ce moment de réveil, d’inviter cette jeunesse à se rendormir très vite, et sagement, consolée qu’elle serait alors par les berceuses... publicitaires. « Vous en avez rêvé ? Sony l’a fait. » Rendormez-vous. Il s’agit là de ces plus-de-jouer en toc, de ces gadgets, les mêmes pour tous, que ce discours voudrait substituer à la cause désirante, de chacun. Rien d’autre pour exemple de la bien nommée *console* ²²... de jeu. *Sympa*, Sony. *Sympa*, un mot souvent accolé à la jeunesse.

Mais justement, arrêtons-nous un instant sur ce mot de la langue d’aujourd’hui. Lacan déjà, à son époque, attentif aux mots de la langue de la rue, relevait une expression qui courait alors : « Ça ne mérite pas la mort ²³. » Une façon, traduisait-il, de réduire la vie au futile, et donc aussi à la honte, quand cette vie ne mériterait plus qu’on puisse mourir pour elle, devenue si

futile. Dans la ligne de ce qui donc s'annonçait déjà, nous pourrions donner son poids à cet autre mot de la langue d'aujourd'hui : « sympa ». Je renvoie sur ce point à l'excellent livre *Sympa* écrit par Alain Schifres. Pour en donner un avant-goût, sa quatrième de couverture : « Sont *plutôt sympas* : les prix bas, les bons plans, la fête des voisins et le rapport qualité-prix. Sont *sympas* : le nouveau bébé d'Olivia, le petit libraire, les rondeurs chez une femme et l'idée, dans la soupe de cresson, d'ajouter une cuillerée de crème et un peu de ciboulette. Sont *très sympas* : les spectacles de rue, les applis, les cafés philosophiques, les salons de l'Agriculture et mes nouvelles sandales. Sont encore plus sympas : le même modèle en vert. D'après la vendeuse ²⁴. » Et d'ailleurs, ajouterai-je, *sympa* aussi la jeune vendeuse, mais moins *sympa* son manager, qui le lui aura expressément commandé, la réduisant à un simple prénom sur son badge, pour *faire sympa*, avant qu'elle ne reçoive la note du client, qui lui se veut toujours roi.

Évidemment, il ne faudrait pas se mettre soudainement à diaboliser le *sympa*. Aucune raison en effet de ne pas profiter parfois de ces doux moments (excepté pour la vendeuse), mais l'occasion peut-être de s'arrêter sur ce que ce signifiant ainsi promu vient promettre comme rejet du réel qui fait expérience, laissant alors au sujet le sentiment d'une vie *light*, 0 %, sans gluten, en même temps qu'aux prises avec, parfois, les retours dans le réel de ce qui ainsi devait être rejeté. Ainsi, écrit encore Alain Schifres, « si vous voulez une idée de l'esprit du temps, en regard, disons, de l'extase, du ravissement ou même du pied absolu, [...] songez à un bretzel mou. Ou encore, tapez dans un ballon flapi. Le *sympa* a quelque chose d'un peu fade, d'un peu décevant et d'un peu dégonflé. Il tient son prix d'être comparé au réel qui lui est électrique, brutal, cassant et dur. On se heurte au réel. On se lustre à la gentillesse ²⁵ ».

De ce monde *sympa* que promet le discours capitaliste, Lacan montrera alors les effets moins *sympas* issus de cette forclusion première du réel, à commencer par les effets de ségrégation et de racisme dans le lien social, suivant la logique du *like*, du « j'aime / j'aime pas », avec la frontière ainsi creusée entre les deux : le moi et l'étranger, avait déjà montré Freud. Il y ajoutera des effets d'affects, moins *sympas* également, pour la jeunesse : la morosité, l'ennui, l'angoisse, la honte. Il s'agira notamment de la honte qui pourra affecter le sujet dans son rapport au travail, quand il se verra parfois réduit à produire, selon le principe même du capitalisme, des choses « qui ne servent à rien ²⁶ ». À propos du désir d'orientation de la jeunesse, je souligne cette thèse de Lacan : le capitalisme dépossède le sujet du « sens de ce qu'il fait ²⁷ ». N'est-ce pas aussi ce qui affecte la jeunesse, et fait hier comme aujourd'hui son malaise ?

Mais alors, qu'est-ce qui, pour la psychanalyse, pourrait orienter, qui soit autre que conduire toute une jeunesse à « prendre des vessies pour des lanternes » ? Ce réel, justement. Et d'ailleurs, qu'étaient ces vessies prises pour des lanternes ? Des vessies qui, à l'occasion, servaient en effet à remplacer des lanternes, quand on mettait à l'intérieur une bougie, la lumière passant au travers. Seulement, encore fallait-il pour qu'elles éclairent que le feu y brûle... réellement. Or voilà bien, dira Lacan, ce que pourrait être le réel : un feu. Encore que, précise-t-il d'une superbe image, non pas un feu qui brûle, mais un « feu froid ²⁸ ». La température n'étant ici qu'imagination d'une limite qui n'en finirait pas de pouvoir augmenter, quand ce qui est ici à concevoir est en effet un feu froid, un zéro absolu.

Il s'agit là alors, paradoxe, d'une orientation qui exclut le sens formaté. Il s'agit là d'une orientation qui puisse différer de celle que prescrit d'ordinaire le signifiant maître : l'obéissance à un sens comme Un. Et c'est pourquoi Lacan n'hésitait pas à assumer le fait qu'il désirait, contre ces voies *Toutes* tracées par l'Autre, « dérouter ²⁹ ». Plus précis, il énoncera explicitement aux étudiants de Vincennes qu'il proposait de les « désorienter ³⁰ ». Nous sommes là à un moment où une réforme dite, *sic*, « loi d'orientation ³¹ » est proposée à l'Université pour que les étudiants sachent, je cite dans le texte, davantage être responsables « de leur destin ³² ». Un destin que moque Lacan, soulignant plutôt comment ils se feront alors les serveurs d'un discours qui les fera certes « archi-formés », « objets d'espoir ³³ » en effet, mais pour le discours capitaliste. À l'opposé, cette désorientation que propose Lacan ne sera autre que cette orientation « vers ce réel ³⁴ », qui permettrait aux sujets de passer de l'impuissance à l'impossible. Il s'agira en effet, ainsi que le propose l'expérience analytique, de « serrer ³⁵ », de « cerner ³⁶ » au plus près l'impossible, certes sans jamais le résoudre, mais en faisant autrement, et avec cet impossible. Il s'agira en somme de « démontrer ³⁷ » le réel, ce qui de structure contredit à toute idéalisation. « Voie exempte d'idéalisation aucune ³⁸ », écrira-t-il dans *Radiophonie*.

D'où les trois réponses que Lacan proposera à ces trois questions qui font la jeunesse : « Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? » Trois réponses qu'oriente chez lui, non pas la demande de convaincre la jeunesse, mais un désir qui fasse signe et offre, libre à chacun de s'en saisir, ou pas. À la question *Que m'est-il permis d'espérer ?*, Lacan indique en effet qu'il y aura répondu pour lui, et donc pas pour les autres, sachant le désir propre à chacun, et désirant permettre à ce chacun de déchiffrer, ni plus ni moins, son propre truc.

D'où ses réponses, qui suivent.

À la première question « que puis-je savoir ? », la réponse est non pas la connaissance, qui au terme n'est toujours que le fantasme de l'existence de ce savoir qui permettrait de fonder le rapport sexuel ; mais ce que l'inconscient, en lieu et place de ce savoir initiatique manquant, élabore comme savoir sans sujet, et dont ce sujet justement n'était que le jouet. D'où l'aphorisme : « Ne veux-tu rien savoir du destin que te fait l'inconscient ³⁹ ? »

Deuxième question : « Que dois-je faire ? » À la logique surmoïque, Lacan oppose ici une éthique, celle du bien-dire. Il y a une nécessité, un *tu dois savoir*, à quoi peuvent en appeler tant la souffrance du symptôme que le délitement moderne du lien social.

Enfin, je passe à la troisième question : « Que m'est-il permis d'espérer ? » Ici se bouclent toute la logique de Lacan et les fondements de sa réponse à la jeunesse. Soulignons en effet la pente canaille, qu'il y a sans doute chez chacun, à vouloir dire à l'Autre quoi espérer. Que cela aille de la simple position de parent ⁴⁰, sûr de son bon goût à imposer, jusqu'aux passions politiques à vouloir éduquer la jeunesse, en chaque cas, une façon de prétendre pouvoir dire au sujet quel est l'objet de son désir. Et d'autre part, de rabattre ainsi ce désir sur un objet imaginaire qui serait le même pour tous, et qui permettrait en effet non seulement de fonder le rapport sexuel, mais aussi de faire ainsi exister une logique du Tout.

Or à quoi donc conduit une telle illusion, un tel refus du réel ? Rien d'autre qu'à une logique de cercle... identitaire, à considérer ici dans son versant imaginaire, dans sa puissance de moi fort. En cela, il ne devrait y avoir rien de plus opposé à la logique lacanienne qu'une politique de cercle. Il faudrait ici interroger ce qu'ont été dans l'histoire les cercles : toujours initiatiques, des temps anciens jusqu'à nos influents cercles financiers d'aujourd'hui, en passant par les cercles des communautés analytiques, où Lacan regardait se presser les notables, ceux qu'il nommait les « Suffisances ⁴¹ », suivies d'un pas pressé par ceux qu'il appelait leurs « Petits Souliers ⁴² », rêvant de devenir les Suffisances de demain. Mais aussi, toujours anonymes lesdits cercles quand chacun, pressé d'y prolonger son addiction au « moi fort ⁴³ », y trouvera son uniforme, et se débarrassera de ce nom propre, qui l'importunait tant. Cela ne veut pas dire que nous ne puissions retomber, à perdre le fil de cette orientation par le réel, dans ces logiques de cercle, fût-ce dans la psychanalyse elle-même. Et pourtant, « les amateurs d'initiation ne sont pas nos invités », écrivait Lacan. « Freud là-dessus ne badinait pas. Il proférait l'anathème du dégoût [...]. Ça n'empêchera pas les offices de se célébrer avec des coussins pour nos genoux, mais l'inconscient n'y apporterait que des rires peu décents ⁴⁴. »

























Ce que Lacan propose ici est bien autre chose. À celui qui lui demandait, au nom de *Toute* la jeunesse, *Que m'est-il permis d'espérer ?*, Lacan lui retourne la question, comme il le ferait pour chacun, en la reformulant ainsi : « D'où vous espérez ⁴⁵ ? » Et lui fait ainsi l'offre de la psychanalyse elle-même, qui seule permet de passer de la demande à l'Autre de l'objet, laquelle conditionne et nourrit la suggestion, l'obéissance, et le symptôme, à l'objet cause du désir, qui « lui n'est déductible qu'à la mesure de la psychanalyse de chacun ⁴⁶ ». Un objet qui, lui, restera innommable. Rien de plus anticapitaliste, donc, que cet *objet a*, et rien de plus subversif que cette autre révolution que permet une psychanalyse.

Je conclus sur la singularité de ce lieu, de ce point que constitue ce « D'où vous espérez ? ». Signe que pour la jeunesse aussi Lacan en appelait, contre l'égarement, au devoir éthique de se situer, de s'y retrouver, ainsi qu'à une logique du *pas tout*. Soit une offre qui, contrairement aux autres, ne prétendrait pas répondre pour tous à ces trois questions, mais qui permettra à chacun que lui advienne un désir de lire de quoi son inconscient est fait. *Tu peux savoir*, ainsi que venait le dire le sous-titre de sa revue *Scilicet*, adressée, rappelons-le, au *bachelor*. Il y reviendra près de dix ans plus tard : « Dans vingt ans, [...] tout ⁴⁷ le monde sera lacanien, c'est-à-dire aussi bête qu'avant, n'est-ce pas ? C'est pas parce qu'on dira les choses que je dis, que ça rendra plus intelligent, puisque *inter ligere* c'est savoir lire les choses au niveau de ce qu'on entend, au niveau de ce qui se dit, au niveau des faits, parce qu'il n'y a pas d'autre fait que ce qui se dit : ça c'est savoir lire ⁴⁸. » « Pas de tout ⁴⁹ », dira-t-il encore un an avant sa mort, au moment de créer une École qu'il voulait affiner à la cause dite par lui freudienne, pour la distinguer de La Cause... du peuple.

Mots-clés : jeunesse, savoir, castration, orientation, reel.

* ↑ Texte d'une intervention prononcée dans le cadre de la journée d'étude « Le moment dit de la jeunesse », organisée à Rennes le 25 mars 2017. Ce travail s'appuie notamment sur les échanges menés lors du séminaire collectif « Lacan et la jeunesse », coordonné par Gwénaëlle Pauly et Véronique Maufaugerat, et qui s'est tenu en 2016 et 2017 à Rennes dans le cadre des

activités du pôle 9 Ouest, ainsi que sur un séminaire d'étude de textes organisé dans le cadre du master 2 Pratiques et recherches en psychopathologie, université Rennes 2.

1.  J. Lacan, « Discours de conclusion au Congrès de l'École Freudienne de Paris sur *La Technique psychanalytique* », *Lettres de l'École freudienne*, n° 9, 1972, p. 512.
2.  M. Blanchot, « La solidarité que nous affirmons ici », dans *Écrits politiques*, Paris, Gallimard, 2008, p. 142.
3.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
4.  J. Lacan, « Impromptu n° 2 », Vincennes, 3 juin 1970, inédit.
5.  J. Lacan, « Situation de la psychanalyse en 1956 », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 477.
6.  Car il y a aussi les pétitions que Lacan refusa de signer, et sur lesquelles il s'est expliqué. Cf. pour exemple : J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 71. Cf. aussi le témoignage de François Regnault dans « Vos paroles m'ont frappé », *Ornicar ?*, n° 49, 1998 (je remercie Marc Strauss pour cette dernière référence).
7.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
8.  Je renvoie sur ce point à l'article d'Alexandre Faure, « Partons, partons ! » prononcé dans le cadre de la journée d'étude « Le moment dit de la jeunesse », organisée à Rennes le 25 mars 2017.
9.  P. Viansson-Ponté, « Quand la France s'ennuie... », dans *Les Plus Belles Chroniques de presse et de radio*, textes rassemblés par Marie Tourres, Paris, Larousse, 2003. Cela s'écrivait aussi sur les murs : « L'ennui transpire », dans *Les murs ont la parole*, Paris, Tchou, p. 42.
10.  J. Lacan, Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974, suivie d'une série de questions préparées à l'avance, en vue de cette discussion, et datées du 25 mars 1974. Parue dans l'ouvrage bilingue : *Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan*, Milan, La Salamandra, 1978.
11.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 534.
12.  J.-A. Miller, dans J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 529.
13.  *Ibid.*, p. 533.
14.  *Ibid.*
15.  *Ibid.*, p. 535.
16.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 21 juin 1967.
17.  J. Lacan, « Discours de conclusion au Congrès de l'École Freudienne de Paris sur *La Technique psychanalytique* », *Lettres de l'École freudienne*, n° 9, 1972, p. 513.
18.  J. Lacan, *Les nons-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 8 janvier 1974.
19.  J. Lacan, « Discours de conclusion au Congrès de l'École Freudienne de Paris sur *La Technique psychanalytique* », art. cit., p. 513.
20.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 510.
21.  J. Lacan, « Discours de conclusion au Congrès de l'École Freudienne de Paris sur *La Technique psychanalytique* », art. cit., p. 513.
22.  Je dois cette remarque à Mila Signorelli.
23.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 210.
24.  A. Schifres, *Sympa*, Paris, La Dilettante, 2016.

25. [↑](#) *Ibid.*, p. 12.
26. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 239.
27. [↑](#) *Ibid.*, p. 238.
28. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 121.
29. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 414.
30. [↑](#) J. Lacan, « Impromptu n° 2 », art. cit.
31. [↑](#) *Ibid.*
32. [↑](#) *Ibid.*
33. [↑](#) *Ibid.*
34. [↑](#) *Ibid.*
35. [↑](#) *Ibid.*
36. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 408.
37. [↑](#) *Ibid.*
38. [↑](#) *Ibid.*
39. [↑](#) J. Lacan « Télévision », art. cit., p. 543.
40. [↑](#) Je dois cette remarque à Colette Soler qui avait un jour souligné ce point lors d'un débat.
41. [↑](#) J. Lacan, « Situation de la psychanalyse en 1956 », art. cit., p. 475.
42. [↑](#) *Ibid.*, p. 476.
43. [↑](#) J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 826.
44. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 439.
45. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 543.
46. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 414.
47. [↑](#) Il faudrait mettre à ce « tout » sa majuscule.
48. [↑](#) Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974, déjà citée.
49. [↑](#) J. Lacan, « Dissolution », inédit, 15 janvier 1980.